

tête, je le désarme, il veut monter sur un coffre, je lui casse les reins avec son casse-tête et je le vois tomber à mes pieds.

“ Je ne fus jamais plus surprise que de me voir enveloppée à l’instant par quatre sauvagesses ; l’une me prend à la gorge, l’autre aux cheveux après avoir arraché ma coiffe, les deux autres me saisissent par le corps pour me jeter dans le feu. A ce moment un peintre me voyant, aurait bien pu tirer le portrait d’une Magdeleine : décoiffée, mes cheveux épars et mal arrangés, mes pieds tout déchirés n’ayant rien sur moi qui ne fût par morceaux, je ne ressemblais pas mal à cette sainte, aux larmes près, qui ne coulèrent jamais de mes yeux. Je me regardais comme la victime de ces furieuses outrées de douleur de voir l’une son mari, les autres, leurs parents, étendu sur la place sans mouvement et presque sans vie. Bientôt j’allais être jeté dans le feu lorsque mon fils Tarieu, âgé seulement de douze ans, animé comme un lion à la vue de son père qui était encore aux prises avec le sauvage et de sa mère prête à être dévorée par les flammes, il s’arme de ce qu’il rencontre, frappe avec tant de force et de courage sur la tête et sur les bras de ces sauvagesses qu’il les obligea à lâcher prise. Débarrassée d’entre leurs mains, je cours au secours de M. de la Pérade en passant sur le ventre de celui que j’avais étendu par terre. Les quatre sauvagesses s’étaient déjà jetées sur M. de la Pérade pour lui arracher la hache qu’il tenait et dont il voulait casser la tête au malheureux qui venait de le manquer. Prenant le sauvage par les cheveux, je lui dis : tu es mort, je veux avoir ta vie. Le Français dont j’ai parlé qui donnait secours à M. de la Pérade me dit : Madame, ce sauvage demande la vie, je crois qu’il faut lui donner quartier. En même temps ces sauvagesses qui avaient toujours poussé des cris effroyables qui nous empêchaient de nous entendre demandèrent aussi la vie. Nous voyant les maîtres, nous crûmes qu’il était plus glorieux de laisser la vie à notre ennemi vaincu que de le faire mourir. Ainsi je sauvai la vie à mon mari et mon fils de douze ans sauva la vie à sa mère. Cette action fut aux oreilles de M. de Vaudreuil, il voulut s’informer du fait par lui-même, il vint exprès sur les lieux, il vit la porte cassée, il parla au Français, témoin de l’action et sut dans la suite des sauvages mêmes la vérité de ce que je viens d’exposer.

“ Voilà la narration simple et juste de mon aventure qui m’a déjà procuré des grâces de Sa Majesté et que je n’aurais pas pris la liberté de rédiger par écrit si M. le marquis de Beauharnois notre illustre gouverneur, qui n’a point d’autre intention que de mettre notre colonie à couvert de l’irruption des Barbares et d’y